

n'ont jamais entendu le canon pour de bon, et, vraiment, les débuts sont durs !

—Faidherbe est là, cependant ?

—Le général se multiplie. L'autre soir, il a poussé une pointe jusqu'ici pour prendre connaissance de la contrée et à logé au château. Mais, Monsieur Gaston, que voulez-vous qu'il fasse, avec des recrues, contre les Allemands exercés et aguerris ? Allez, avec mon gros bon sens, je n'ignore pas que nous sommes dans un drôle de pétrin.

—Ne désespérons pas, Bernard.

—Ce n'est pas désespérer que de voir comment les choses se passent.

—Pour peu que tu parles de la sorte aux parents de ma bonne et bien-aimée Léonie, je ne m'étonne plus que, là-bas, tous les fronts soient moroses et les âmes remplies de tristesse.

—Cela peut y contribuer pour une part, peut-être ; seulement je crois que, chez votre fiancée, le souvenir du cher absent n'y est pas non plus étranger.

Gaston éprouva, en écoutant ces mots, un sentiment de contentement intime : savoir qu'on est aimé de la femme que l'on adore, et l'entendre dire par d'autres est une volupté réelle pour un amoureux.

S'appuyant au coussin de la carriole et fermant doucement les yeux, Gaston savoura à longs traits cette douce pensée qu'il était aimé. Bernard, trop bon physionomiste pour essayer de renouer, par quelque parole intempestive, la conversation interrompue, en profita pour presser un peu le trot du cheval et gagner quelques instants sur l'heure de l'arrivée.

Vingt minutes plus tard, les voyageurs s'arrêtaient devant la grille du château de Saint-Fuscien.

II

Le vieux manoir féodal, témoin de tant de combats, pendant les guerres des XVe et XVIe siècles, avait pour hôtes actuels : le comte d'Arnel, la comtesse et Léonie, plus un certain nombre de domestiques attachés depuis longtemps à cette famille.

Gaston était attendu. Sa dépêche, partie la veille de Londres, était venue calmer bien des angoisses.

Il habitait, à dix lieues de là, une ravissante maison de campagne, et grâce au chemin de fer, les distances ne comptant plus, il eut l'occasion de rencontrer chez plusieurs châtelaines de la contrée Mlle d'Arnel, d'entamer des relations de bon voisinage avec ses parents, de se présenter sous un jour favorable à la jeune fille, de lui faire pressentir qu'il l'aimait, et finalement d'arriver à une demande en mariage qui fut agréée.

Gaston de Vaunaye était un excellent parti et valait, sous le rapport de la fortune, comme sous tous les autres, du reste, la belle jeune fille sur laquelle ses vues s'étaient portées.

Seul au monde, à part le frère de sa mère, depuis longtemps à la tête d'usines importantes en Amérique, dans les environs de Philadelphie, il était, à cette époque, absolument maître de ses actions.

Lieutenant de chasseurs au moment de la mort de son père, il avait donné sa démission afin de pouvoir diriger les affaires agricoles et autres que les circonstances remettaient entre ses mains. Un an s'était à peine écoulé, que sa mère elle-même succombait. Cela se passait au commencement de 1868.

Au printemps de 1870, Gaston, comme nous venons de le dire, eut l'occasion de rencontrer dans le monde Léonie d'Arnel et l'aima. Le mariage fut décidé pour les premiers jours de juillet ; mais juin commençait à peine qu'il recevait une lettre pressante de son oncle, l'engageant à partir aussitôt pour New-York, par le prochain paquebot ; le frère de sa mère était malade et voulait voir son neveu avant de mourir.

Gaston se mit en route sans aucun retard ; les parents de Léonie l'engagèrent eux-mêmes à ne pas différer son départ ; le mariage aurait lieu à son retour.

En arrivant à Philadelphie, Gaston trouva son oncle alité et gravement atteint par le mal.

La première entrevue fut des plus touchantes ; Rodolphe d'Erbonne n'avait pas vu son neveu depuis son dernier voyage en France, lequel remontait à plus de dix ans, et, n'ayant plus ni femme ni enfants autour de lui, pour égayer sa vieillesse isolée, il l'accueillit comme un fils.

Les premiers épanchements de l'âme un peu calmés, et toute une semaine ayant fui déjà depuis l'arrivée de Gaston, son oncle, se sentant plus mal, prit un matin la main du jeune homme dans les siennes, et le fit asseoir dans le fauteuil placé près de son lit.

—Mon cher neveu, lui dit-il, je veux causer sérieusement avec toi ; je possède encore toute ma raison ; mais qui sait si bientôt la maladie ne m'en privera pas : mieux vaut donc profiter d'une circonstance favorable et je la saisis en ce moment.

—Pourquoi ces sombres prévisions ? répartit Gaston. Je vous trouve moins souffrant que lors de mon arrivée.

—Tu t'illusionnes mon cher ami, ma fin est proche, je le sens, et c'est pourquoi je tiens à m'entretenir avec toi, au sujet de ma fortune qui, prochainement, va devenir la tienne.

Je ne t'ai pas fait uniquement traverser l'Atlantique pour te voir, quoique ta vue me cause un bonheur inexprimable, car elle me rappelle les traits d'une sœur que j'ai tendrement aimée ; en t'attirant en Amérique, j'ai eu en vue, surtout, de te faire part de mes volontés dernières. Avant donc de m'endormir pour toujours, écoute ce que j'ai à te dire :

Par testament olographe déposé au consulat de France, et entre les mains des autorités de ce pays, je t'ai institué mon unique héritier. Ma fortune, sans dépasser un chiffre ordinaire, eu égard à tant d'autres qui nous entourent, n'est cependant pas à dédaigner : Je l'évalue à trois millions, représentés par cette usine, que j'ai vendue le mois dernier la moitié de cette somme et dont le prix d'achat te sera payé en deux parts égales d'ici à un an ; puis par des titres de premier choix, dont mon testament fait mention.

—Je vous en supplie, mon cher oncle, ne poursuivez pas un sujet si pénible ; de longs jours, espérons-le, vous restent à vivre.

—Personne n'étant sûr du lendemain, permets-moi de continuer :

—Je possède, dans ce coffre-fort, un million en billets de la Banque de France, et cette somme pouvant t'être soustraite, si tu la portes sur toi au moment de ton retour en France, j'ai pris mes précautions. Avec cette clef ouvre le tiroir du bas, et tire le sac de voyage qui est au fond ; il est marqué à tes initiales.

Gaston alla au meuble désigné, ramena vers lui l'objet demandé et l'apporta à son oncle.

Le sac n'avait, par lui-même, rien qui pût le faire remarquer de personne ; ayant passablement servi dans les voyages précédents, il y avait gagné de nombreuses éraflures sur ses angles : les initiales G. V., très apparentes, et ajoutées récemment, ornaient l'un des côtés.

Gaston, sur un signe de Rodolphe d'Erbonne, l'ouvrit aussitôt.

—Il est vide, dit-il, d'un air étonné ?

—Pour tout le monde, oui, répartit le malade ; pour nous deux, non. Derrière cette toile, qui garnit l'intérieur, il y a une somme que je t'ai annoncée, en valeurs françaises, cousues entre deux étoffes légères, lesquelles font le tour et sont assujetties solidement au cuir, de manière à éviter tout déplacement pendant un trajet si long qu'il soit. Lors de ta rentrée en France, tu rempliras ce sac de menu linge ou d'objets de toilette, afin de pouvoir le conserver près de toi, soit dans ta cabine sur le paquebot, soit sous la banquette dans le chemin de fer.

—Oh ! mon cher oncle, dit le jeune homme, en embrassant tendrement le vieillard, je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude.

A quoi bon, n'es-tu pas l'enfant de ma sœur, le seul survivant de ma famille ; tout cela t'appartient donc.

Deux jours plus tard, Rodolphe d'Erbonne, entouré d'un prêtre catholique et de son neveu, mourait.

Gaston éprouva une sincère douleur en fermant les yeux de l'homme bon et généreux qui venait de disparaître ; il n'avait passé que trois semaines près de lui ; mais ce temps avait suffi au jeune homme pour apprécier les rares qualités du défunt et ses exquis délicatesses du cœur.

La cérémonie funèbre terminée, Gaston s'occupa du règlement des affaires que son oncle lui laissait ; elles n'étaient ni nombreuses ni difficiles ; mais les hommes de loi sont les mêmes dans tous les pays, c'est-à-dire fort peu expéditifs ; le *pede olaudo* de la Thémis antique est toujours la devise de ses fervents modernes, en Amérique comme partout. Cette manière d'agir devient onéreuse pour le client, nul ne l'ignore ; mais on doit admettre qu'elle est avantageuse aux interprètes de la rigide déesse puisque, depuis vingt siècles, ils n'y ont rien changé ; il faut donc en prendre son parti et se soumettre.

Dans un de ses fréquents voyages à New-York, Gaston de Vaunaye lut, un matin, dans un journal jeté sur la table d'un des principaux hôtels, la déclaration de guerre de la France à la Prusse.

Ce fut un coup de foudre pour lui ; pendant quelques minutes, il resta atterré.

Un an auparavant, ayant fait un assez long séjour en Allemagne, il avait entendu mille propos blessants pour notre nation ; et il avait pu se convaincre que cette haine si vivace, entretenue avec un soin tout particulier par ceux qui dirigeaient les affaires publiques, ne cherchait qu'une occasion favorable pour passer de la menace à l'exécution et prendre, comme on le disait là-bas, une éclatante revanche d'Iéna.

La première impression surmontée, Gaston sentit bouillonner son sang généreux ; l'ex officier se retrouvait, en songeant à la patrie en armes, et de laquelle il se trouvait éloigné à l'heure présente ; le sol américain lui brûlait les pieds ; il eût voulu que les circon-